

# Lost in translation.

Accueillis par le sourire du Cardan, on s'observe. Se lire avant d'écrire. Dans les yeux de Nour et Ayman, je vois l'exil et le courage. Dans ceux de Fernando et Dalin, je vois des traversées, des frontières à franchir. Vrezh est arraché à l'Arménie, dans un silence impossible, un silence qui ne triche pas, refoulant sa douleur, digne jusqu'à l'absence. Les mots vont nous manquer, eux qui sont nécessaires, pour raconter la fuite et l'horreur de la guerre, le déracinement, la perte des paysages, la perte des familles, tous ces mots on les cherche.

On piétine, un café, deux cafés, on essaie, on traduit, nos phrases se tordent, elles nous font rire, chacun sa langue, c'est ridicule, on aimerait tant, on y est presque, un peu d'anglais, les mains qui dansent, Google vocal, ça y est j'y suis, t'es journaliste ! Journaliste politique, tu sondes ton pays, mais de loin maintenant. Et toi un artiste, installé dans ta bulle, tu sublimes tout autour, des notes à la guitare, au tatouage ciselé. Et toi tu as Maya, l'enfant à pouponner, toi qui dors avec elle, toi qui as tout compris. On file à La Hotoie, rincés par toute cette vie, entourés de camions, la Foire qui s'installe, nomades parmi les nomades. Mes amis voltigent au-delà du langage, comme cet oiseau dont rêve Ayman, des plumes et des ailes, sans papier ni titre de séjour, qui percent les lignes de démarcation, lignes de fuite, lignes de haine, au-dessus du monde.

On revient et on se tait. On tait les rires sonores et les pleurs silencieux. Je prends mon téléphone, augmente le volume. Erik Satie joue au piano ses Danses de travers, sur ma lecture d'une fable philosophique, nous installant pendant quelques minutes à l'écart de la réalité. Les mots se disent, sans rien comprendre, je mime, vaguement. Nous sommes au-delà des mots, nous sommes un oiseau plus haut que le monde, et, une force, plus belle que toutes les dictatures.



Anne, pour Nour, Ayman, Fernando, Vrezh, Dalin.